

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Offices, annonces et titulaires. — II Ordo des fidèles. — III Au cimetière le jour de la Toussaint. — IV Société d'une messe. — V Bulletin. — VI Vivent les sœurs. — VII La prière en famille. — VIII Le Saint-Père. — IX La photographie du Saint-Suaire. — X Aux prières. — XI Il n'y a plus d'enfants parce qu'il n'y a plus de parents. — XII Le mauvais livre.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

Cathédrale. — Dimanche, le 30. — A 6,30 heures, ordination.

Tous les soirs du mois de novembre -- A 7,30 heures, prières du mois des morts. — En faisant tous les jours du mois de novembre, même privé-ment, quelque exercice de piété en faveur des âmes du purgatoire, on peut gagner, outre 7 ans et 7 quarantaines d'indulgences chaque jour, une indulgence plénière, en se confessant, communiant et priant à l'intention du pape, pendant une visite d'église ou de chapelle publique, dans le cours du mois de novembre.

Mercredi, le 2. — A 7 heures, messe basse pour les membres défunts de la Propagation de la Foi.

Tous les mercredis du mois de novembre, après la prière, chemin de la croix.

Judi, le 3. — A 8 heures service pour l'archevêque et les évêques défunts de Montréal.

Vendredi, le 4. — A 8 heures, service pour les chanoines défunts de Montréal.

Samedi, le 5. — A 8 heures, service pour les prêtres inhumés dans la cathédrale.

ANNONCES

*Dimanche, le 30, on annonce la Toussaint, avec le jeûne de la veille, la Commémoration des morts, et le 1er vendredi du mois (avec la messe *Miserere*).*

J. S.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 13 novembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité du titulaire de Saint-Théodore (Chertsey).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE — Solennité du titulaire de Saint-Théodore (Acton).

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Fête du titulaire de Saint-Stanislas (Ascot).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Fête du titulaire de Saint-Stanislas. J. S.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 30 oct. — Fête du patronage de la sainte Vierge, *double majeur* ; (du 4^e dim. d'oct. ou 2^e dim. de nov.) ; mém. du 22^e dim. après la Pent. ; préf. de la sainte Vierge ; évang. du dim. à la fin. — Aux Iles Vêpres mém. du dim.

Mardi, le 1 nov. — Fête de tous les saints, *1^{re} cl.* — Iles vêpres de la fête, suivies des vêpres des morts du rite *double*.

Mercredi, le 2. — Messe solennelle pour tous les fidèles défunts.

J. S.

AU CIMETIERE

Le jour de la Toussaint



INSI que Mgr l'archevêque s'en ouvrait lui-même publiquement l'année dernière, au Monument National, à la veille de son voyage au seuil des apôtres, c'eût été pour lui un grand bonheur, après avoir rencontré une première fois les différentes catégories de fidèles dont se compose sa famille diocésaine, de pouvoir aussi, sans retard, rendre visite à cette portion bien chère du troupeau qui repose au champ des morts en attendant l'éternelle résurrection.

Malgré l'impossibilité où il se trouvait de remplir personnellement ce pieux devoir, Monseigneur invitait pendant dès lors d'une manière pressante tous les catholiques à se rendre en procession au cimetière le jour de la Toussaint, pour y prier ensemble en faveur des trépassés. Il promettait en même temps d'être présent d'esprit et de

cou
cette
teur
L
pen
au j
Une
impl
chré
D
au se
foi e
la co
de M
No
appe
la co
une f
la so
MI
gneu
Le
Neig
de l'a
De
anglai
Le
mier

M.
à N

coeur au rendez-vous, et déléguait, comme son représentant spécial à cette religieuse démonstration, M. le chanoine Ruicot, administrateur du diocèse.

La parole du pasteur fut entendue, et, bien que le temps fût très peu favorable, un assez grand nombre de fidèles se trouvèrent réunis, au jour nommé, dans notre beau cimetière de la Côte-des-Neiges. Une éloquente allocution fut prononcée; d'une voix commune on implora les miséricordes du Ciel sur les parents, les amis, sur tous les chrétiens morts dans la paix du Seigneur.

Dans l'intention de développer de plus en plus le culte des morts au sein de la population, et surtout pour perpétuer ce pèlerinage de foi et de charité, symbole public de l'aimable dogme catholique de la communion des saints, Mgr l'archevêque réitère à tous les fidèles de Montréal l'invitation qu'il leur faisait l'année dernière.

Nous sommes certains que l'on répondra avec empressement à cet appel, et que cette année, le jour de la Toussaint, Sa Grandeur aura la consolation de voir groupée à ses côtés, dans le champ des morts, une foule nombreuse et recueillie composée de toutes les classes de la société.

MM. les curés sont priés de communiquer l'invitation de Monseigneur à leurs paroissiens, dimanche, au prône de toutes les messes.

Les prières publiques pour les défunts au cimetière de la Côte-des-Neiges, mardi, le 1er novembre, commenceront à trois heures précises de l'après-midi.

Deux allocutions seront prononcées, l'une en français, l'autre en anglais.

Le chant solennel du *Libera* par un chœur de six cents voix terminera la cérémonie.


Société d'une messe

Archevêché de Montréal, le 24 octobre 1898.

M. l'abbé EDOUARD LÉTOURNEAU, décédé la semaine dernière à New York, était membre de la Société d'une messe.

J.-E.-EMILE ROY, prêtre, assist.-chanc.

BULLETIN

ENDREDI, 21, le Cercle Ville-Marie, l'une des œuvres de jeunesse les plus anciennes et les plus florissantes de Montréal, œuvre due comme tant d'autres à la générosité et au dévouement des Messieurs de Saint-Sulpice, donnait sa deuxième séance annuelle. Séance littéraire et musicale, c'est de tradition au Cabinet de Lecture Paroissiale. Deux jeunes universitaires, M. St-Cyr, étudiant en droit, et M. Bourdon, étudiant en médecine, ont discuté avec beaucoup d'habileté et d'intérêt la question du désarmement universel. L'hon. T.-C. Casgrain, qui avait bien voulu accepter la présidence d'honneur de cette séance, a félicité le Cercle Ville-Marie « de la manière intelligente et laborieuse avec laquelle ses membres se livrent aux travaux littéraires ». En effet, que ce genre d'occupations et d'amusements sied bien à la jeunesse étudiante ! MM. Clarke, Roy et Brassard qui s'étaient chargés de la partie musicale, ont mérité aussi les félicitations les plus cordiales.

DIMANCHE, 23, le Rév. Père Lacombe, missionnaire au Nord-Ouest canadien, a chanté la grand'messe dans la cathédrale, en présence de Mgr l'archevêque qui assistait au trône. L'infatigable religieux, on se le rappelle, fut toujours considéré par Mgr Fabre comme l'un de ses amis les plus intimes et les plus chers. En mourant, le prélat lui léguait un souvenir spécial. Cette amitié datait de leur jeunesse sacerdotale passée ensemble à l'évêché de Montréal, du temps de Mgr Bourget. La sympathie et la générosité de Mgr Bruchési à l'égard du Père Lacombe lui sont une preuve de la persistance, dans leur successeur, des sentiments d'estime et d'affection des premiers archevêques de Montréal ; elles lui sont aussi une consolation et un encouragement dans les rudes labeurs de son apostolat au milieu des Métis, ses fils de prédilection, parce qu'ils sont les plus faibles et les plus pauvres.

Le sermon fut donné par Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Le vénérable prélat a développé, avec

une onction du
tion du
les appli
son vas
prairie
et douc
tion ent
de tant
vince de
en gran
France
d'une v
a retrac
aimée
civilisat
mué to
tendriess
Dans
au couv
Marie, à
à l'instit
attaché i
cette vil
A hu
Strubb,
et des de
jeudi m
Mgr l'ar
LUNDI,
de l'Unie
par l'Étu
sera dés
jusqu'à 1
les dima
Nous
gratuite
l'occasio
que, à p

une onction tout apostolique, la thèse catholique de la rédemption du genre humain par le Christ Jésus. Puis il en a démontré les applications particulières chez les peuplades sauvages de son vaste diocèse. Ce qu'il a dit de la foi de ces enfants de la prairie et des bois, est bien propre à entretenir les plus fermes et douces espérances sur la fécondité de l'œuvre d'évangélisation entreprise et continuée dans ces lointaines régions, au prix de tant de sacrifices et d'abnégation. Sans doute, c'est à la Province de Québec, surtout au diocèse de Montréal, que revient en grande partie le mérite de ce fructueux apostolat. Mais la France y a, elle aussi, sa large part. Et quand l'éloquent prélat, d'une voix chaude et ardente, dans un langage vivant et imagé, a retracé les gloires de la France, cette mère-patrie toujours aimée de ses enfants, les gloires et les grandeurs de la France civilisatrice, de la France apôtre, une profonde émotion a remué toute l'assistance, l'on a même vu couler des larmes d'attendrissement.

Dans l'après-midi, Mgr l'archevêque de Montréal s'est rendu au couvent des religieuses des Saints-Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga, pour y bénir une magnifique statue, offerte à l'institution par une généreuse bienfaitrice, dont le nom restera attaché à la plupart des œuvres de charité et de religion de cette ville.

A huit heures du soir, dans la cathédrale, le Rév. Père Strubb, de l'église Sainte-Anne, ouvrait la retraite des dames et des demoiselles du quartier. Ces exercices se sont clôturés jeudi matin, par la communion générale, reçue des mains de Mgr l'archevêque.

LUNDI, le 24, ouverture au public de la bibliothèque gratuite de l'Union. Catholique, œuvre de persévérance et d'apostolat par l'étude, fondée par les RR. PP. Jésuites. La bibliothèque sera désormais ouverte tous les jours, depuis 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, et de 4 heures à 10 heures du soir, les dimanches et jours de fête.

Nous avons récemment parlé au long de la bibliothèque gratuite du Cercle Ville-Marie, nous n'y reviendrons pas ; mais l'occasion se présente naturellement de rappeler à nos lecteurs que, à part ces deux bibliothèques, il existe également dans

presque toutes les paroisses de la ville de bonnes bibliothèques fournies de livres instructifs et amusants. Que les parents y dirigent donc leurs enfants, les jeunes gens et les jeunes filles avides de lecture ! Ils les éloigneront ainsi facilement de bien des sources empoisonnées.

MARDI, le 25, les journaux nous apprennent que l'on vient de commencer, à l'archevêché de Québec, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr l'archevêque, un nouveau procès dans la cause de canonisation du Vénérable Mgr de Laval.

Ce procès (le cinquième depuis que la cause de canonisation est commencée) aura pour objet l'examen détaillé des vertus que le Vénérable a pratiquées et des miracles qu'il a opérés.

On a procédé à la constitution du tribunal devant lequel ce procès doit s'instruire. Voici les noms des officiers de ce tribunal :

Juges : Sa Grandeur Mgr l'archevêque, Mgr C.-A. Marois, P. A., V.-G., Rév. M. P. Roussel, A. Rhésume, F.-X. Tessier-Laplante, O. Cloutier.

Sous-promoteurs de la foi : Mgr H. Têtu et M. R. Lagueur.

Notaire actuaire : M. B.-Ph. Garneau.

Le vice-postulateur de la cause est Mgr Thos.-Et. Hamel, V.-G.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. l'abbé Edouard Létourneau, décédé à New York. Le défunt, ordonné prêtre en 1865, avait d'abord exercé le ministère dans le diocèse de Saint-Hyacinthe. M. l'abbé Létourneau était membre de la Société d'une messe.

MERCREDI, le 26, Sa Grandeur Mgr Langevin, qui s'est arrêté à Montréal pendant quelques jours au retour de son voyage à Kingston, est parti ce matin pour Saint-Boniface. Le zélé prélat amène avec lui sœur Marie de la Miséricorde, supérieure générale des sœurs de Miséricorde, et sœur Madeleine, de la même communauté, qui s'en vont fonder une nouvelle mission à Winnipeg. Ces dévouées religieuses, outre leurs différentes institutions de Montréal, ont déjà des établissements florissants à Ottawa et à New York.

LES

LES

Hô
dis
«
fert
«
« ri
«
« d
« ra
«
Ell
hor
« D
« je
«
Soe
«
aux
«
dou
«
sold
de
résé
qu'i
elle
fain
«
nati
ger
«
ont
leur
les

VIVENT LES SŒURS



À, une halte fut jugée nécessaire.

« Beaucoup étaient assis ou couchés le long de l'Hôtel-Dieu Saint-Gatien, communément appelé à Tours le Petit-Hôpital ; quelques-uns, souffrant peut-être davantage que les autres, disaient :

« Si seulement nous avions un peu d'eau à boire, comme cela nous ferait grand bien. ! »

« Une religieuse entendant cette phrase, courut trouver sa Supérieure et lui dit :

« Ma Mère, il y a là, sur la place, des soldats qui n'en peuvent plus de fatigue. Ils meurent de soif et j'en ai entendu dire qu'ils désiraient de l'eau. Ne pourrait-on leur donner à boire ? »

« La bonne Supérieure court immédiatement trouver le colonel. Elle lui demande l'autorisation de donner quelques secours à ses hommes, et l'officier ému de la bonté de la Supérieure, lui répondit : « Donnez tout ce que vous voudrez, ma Sœur, pour mes hommes ; je vous remercie, mais faites vite, nos instants sont comptés. »

« Aussitôt la cloche de l'hôpital est mise en branle. Toutes les Sœurs arrivent.

« Une pièce de vin est défoncée et un service d'ordre est établi aux trois portes du Petit-Hôpital.

« On court chez les boulangers du voisinage ; quarante pains de douze livres sont bientôt coupés en morceaux.

« Mais les bonnes religieuses ne peuvent se résoudre à laisser les soldats manger leur pain sec. Elles n'ont rien, si ce n'est la réserve de marmelade, des confitures pour l'hiver ; si elles donnent cette réserve, il ne leur restera rien pour les mois qui vont suivre ; mais qu'importe, elles mangeront leur pain sec plus tard, mais au moins elles n'auront pas vu, à leur porte, des petits troupiers souffrir de la faim !

« Et le vin, l'eau, le pain, la confiture, les provisions de toute nature y passent, et c'est en souriant, heureuses de donner sans songer à l'avenir, que les saintes filles se dépouillent de tout.

« Tous les officiers se sont rendus auprès des religieuses et les ont remerciées, les larmes aux yeux, de ce qu'elles avaient fait pour leurs hommes. Et le régiment, au moment du départ, a défilé devant les Sœurs en criant à pleins poumons : « Vivent les Sœurs ! »

LA PRIERE EN FAMILLE

AUTREFOIS, dans toutes les familles chrétiennes, existait la pieuse et douce habitude de la prière commune; aujourd'hui, cette sainte pratique est presque abandonnée dans les villes et tend à se perdre dans les campagnes, et pourtant c'est l'un des moyens les plus efficaces pour entretenir et l'esprit de piété et l'esprit de famille.

Les travaux, les occupations et les soucis de la journée ont pris fin; les ombres du soir enveloppent la terre; la nuit invite au repos; c'est l'heure où la famille chrétienne se réunit pour la prière. Tous les membres qui la composent sont exacts à ce rendez-vous de l'adoration et de l'action de grâces, le père, la mère, les enfants, les serviteurs, tous, depuis l'aïeule au front couronné de cheveux blancs jusqu'au petit enfant qui balbutie à peine les oraisons. Ils sont là, humblement agenouillés devant un crucifix, devant une image de la sainte Vierge, antique et précieuse relique léguée par des générations d'ancêtres dont elle a aussi entendu le vœu et béni les larmes. Le père ou la mère de famille prononce à haute voix les saintes prières, tous les assistants y répondent ensemble; on dirait un chœur d'esprits célestes dont les chants montent doucement vers le Seigneur et font entendre dans toute la maison de pieux concerts. Puis, après un souvenir donné aux trépassés, à ceux qu'ils ont aimés quand ils vivaient sur la terre, et dont la dépouille est maintenant recouverte par l'herbe du cimetière, chacun se retire en silence pour gagner sa couche, où l'attend ce sommeil doux et réparateur qui ne fait jamais défaut à la bonne conscience.

Voilà la prière en famille: cette simple esquisse ne suffirait-elle pas pour faire comprendre les conséquences qui peuvent résulter de cette pratique au point de vue de la religion, de la société et de la famille? La prière commune rappelle à l'homme quel est son principal devoir ici-bas: l'adoration. La prière individuelle est faite avec moins de soin et de sérieux, parfois elle est écourtée ou même négligée; à certains jours elle est oubliée; il est des hommes qui finissent par perdre complète-

me
que
mu
de l
cer
moi
à l'
lui
rép
réc
et p
pié
A
cett
tion
heu
enfa
ceux
épre
obéi
irrit
la pi
quer
teroi
com
qui
une
exar
et l'
les fa
prière
famil
Re
tons,
N. S.
dans

ment l'habitude d'élever leur âme vers Dieu, de s'incliner chaque jour devant le Créateur. Lorsque la prière se fait en commun, ce danger n'est pas à craindre ; il y a dans cette réunion de tous au pied d'une croix ou d'une statue bénie, dans ce concert de toutes les voix, de toutes les pensées et de tous les cœurs montant vers le Seigneur, une éloquence persuasive qui parle à l'homme et au chrétien de ses obligations envers Dieu, qui lui rappelle les souvenirs d'une enfance pure et pieuse. En répondant au *Credo*, aux *Commandements de Dieu* et aux *Litanies* récités par la voix d'une mère, qui pourrait rester insensible et persévérer dans l'oubli des lois divines et des pratiques de la piété ?

Au point de vue de la société, de la famille et des mœurs, cette union de chaque soir dans une pensée commune d'adoration, de prière et de repentir, produit aussi les effets les plus heureux. Lorsque le père et la mère sont là, au milieu de leurs enfants, exerçant en quelque sorte un sacerdoce de famille, ceux à qui ils ont le droit de commander ne doivent-ils pas éprouver pour eux plus de respect et se sentir plus disposés à obéir ? S'il y a eu durant la journée, un cœur attristé, froissé, irrité par quelqu'un de ces événements qui peuvent troubler la paix dans l'intérieur, tous ne se pardonneront-ils pas réciproquement lorsque, réunis ensemble au pied du crucifix, ils réciteront en s'adressant au Seigneur : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ? Celui qui a l'habitude de se laisser aller au mal ne réfléchira-t-il pas une fois sérieusement devant Dieu, si chaque soir, il fait son examen de conscience, s'il répète ou attend répéter le *Confiteor* et l'acte de contrition ? Nous ne craignons pas de le déclarer : les familles, les nations dans lesquelles on ferait avec soin la prière en commun, seraient certainement, des nations, des familles où règneraient la vertu, la paix et le bonheur.

Reprenons cette habitude si nous l'avons délaissée, et profitons, pour nous y remettre, de ce mois d'octobre, durant lequel N. S. P. le Pape demande que le chapelet soit récité en commun dans toutes les familles chrétiennes.

LE SAINT-PÈRE

QN adresse de Rome, non à un correspondant ecclésiastique ni à une *Semaine Religieuse*, mais à un journal essentiellement parisien, la correspondance suivante. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver quelques expressions un peu hasardées, et, d'autre part, l'on éprouvera quelque jouissance à voir comment le Souverain-Pontife est apprécié dans les milieux mondains.

« Les dépêches venues de France apportent ici (à Rome) de mauvaises nouvelles, et disent que le Pape est très-souffrant.

« Or, tandis que là-bas ces bruits de mort circulent, voici ce qui se passe au Vatican.

« Le Pape s'est levé aujourd'hui à son heure habituelle, c'est-à-dire à l'aube ; les deux fenêtres de sa chambre qui s'ouvrent sur l'immense place, au second étage du Vatican, se sont éclairées. En attendant l'heure d'aller s'agenouiller à sa chapelle, Léon XIII s'est mis au travail. Il a fait appeler auprès de lui son lecteur et secrétaire particulier Mgr Angeli. Et, tandis que les bourgeois romains ronfleront encore dans leur alcôve, il s'intéressera aux événements de la veille et apprendra les nouvelles qui lui viendront de la chrétienté.

« Et c'est ainsi que le Pape agonise ! Ce vieillard sublime, ce quasi nonagénaire, au teint de spectre, qu'un courant d'air semble devoir plier, dépense l'activité d'un jeune homme ; et la science médicale se trouble, déconcertée, devant ce phénomène d'intelligence et de vie...

« Il est cinq heures du soir. Après toute une journée consacrée aux audiences solennelles et particulières, Léon XIII avait voulu respirer l'air frais de ses jardins. La chaleur avait été accablante, et je me souviens que, fourbus presque écroulés sur des banquettes, à la porte, les gardes-suissees silencieusement transpiraient. Un frisson, puis des chuchotements passèrent soudain à travers les salles où les fidèles, admis au passage de Sa Sainteté, étaient agenouillés. C'était Lui qui revenait

de
la p
«
sur
Son
sein
qui
pré
tête
a pi
des
lèvr
illu
tem
aut
tren
«
de s
tenu
sa cl
«
aérie
qui
qu'o
sur r
qué,
quel
nous
« F
appai
porte
préci
secré
« El
aux d
sitr
sité
pét
sité

de sa promenade ; et déjà j'apercevais son maigre profil dans la *portentina* (chaise à porteurs)...

« La chaise à porteurs est doucement déposée par les *sedarii* sur le parquet de marbre. La portière s'ouvre, et voici le Pape ! Son corps maigre, qui s'est ramassé pour sortir de la *portentina*, semble s'être détendu comme un ressort d'acier. Sous le camail qui enveloppe les maigres épaules, la taille longue et flexible prend un air de majesté. Mais c'est la tête qui me fascine, une tête admirable ! Les traits sont décharnés : on dirait qu'il n'y a plus une goutte de sang sous cette peau que le grand âge a desséchée et flétrie. Le front large est pâle comme l'ivoire, les lèvres sont décolorées ; mais il y a les yeux qui flambent et illuminent ce vivant squelette. Oh ! ces yeux, je les verrai longtemps en rêve. La flamme qu'ils dégagent dévore ce qui reste autour d'eux de figure, ils sont noirs, profonds ; ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'âme, et leur éclat vous fait tressaillir.

« En quittant la *portentina*, Léon XIII a donné au camérier de service le bouquet de fleurs du Jardin du Vatican qu'il avait tenu à la main pendant sa promenade, et qui sera placé dans sa chapelle.

« Et maintenant il vient vers nous. Son pas est d'une légèreté aérienne ; rien de matériel n'alourdit la frêle enveloppe blanche qui semble glisser, comme une aile, devant nous. Sa main, qu'on dirait n'être plus d'un vivant, jette des bénédictions lentes sur nos fronts inclinés. Un moment le Pape s'arrête : il a remarqué, sur son passage, un prêtre, un jésuite, auquel il adresse quelques mots. J'écoute : ce n'est pas la voix lointaine dont nous a parlé Séverine, mais un timbre vivant, qui sonne clair.

« Encore quelques pas, et Léon XIII sera au seuil de ses appartements. C'est fini. L'apparition s'est évanouie derrière une porte de velours rouge. Une sonnerie électrique tinte à coups précipités : c'est le Pape qui se remet au travail et appelle son secrétaire.

« Et ce soir, à onze heures, il y aura encore de la lumière aux deux fenêtres du Vatican. »

LA PHOTOGRAPHIE DU SAINT-SUAIRE



Le comité de l'art sacré auprès de l'exposition de Turin vient de procéder à la distribution des photographies du Saint-Suaire, d'après le merveilleux cliché de M. l'avocat Secondo Pia. Toutes les copies portent la double signature de l'archevêque de Turin, Mgr Augustin Richelmy, et du président du comité, M. le comte Ronco-Manno.

L'empreinte de face y apparaît un peu plus courte que celle de dos, celle-là ne comprenant pas les pieds, tandis que celle-ci laisse voir les talons, parce que, évidemment, la partie du linceul où le corps du Sauveur fut déposé était plus longue que la partie dont il fut ensuite recouvert et qui a gardé notamment l'image de la figure et de la partie supérieure du corps. Rien n'est plus attrayant que cette figure vraiment divine, frappante de beauté et de douceur, de majesté et d'amour, jusque dans la mort, mais de la mort prête à être vaincu par le maître de la vie. Volontiers, on s'écrie en le voyant : *O Mors ubi est victoria tua ?* Les paupières sont abaissées, mais pas tellement fermées qu'elles ne laissent deviner dans le regard éteint cette puissance qui terrassa la horde des soldats au Gethsémani, et cette bonté à la fois qui toucha le cœur de Zachée, de la Madeleine, du bon larron et fit verser à Pierre des larmes intarissables. La bouche entr'ouverte paraît exhaler le dernier soupir avec le dernier cri résigné de Celui qui fut obéissant jusqu'à la mort de la Croix. On peut même, en observant bien, à travers la bouche entr'ouverte, apercevoir les dents serrées dans la suprême étreinte de l'agonie. La ligne parfaite du nez aquilin et la reproduction admirablement détaillée des longs cheveux et de la barbe achèvent de donner à la figure une singulière ressemblance avec l'image archétype de l'escalier saint, au Latran, ou avec l'autre empreinte miraculeuse du voile de la Véronique. Il y a cependant cette différence que, d'après la reproduction du Saint-Suaire, le front est plus bas que sur ces autres images ; mais cela tient à ce qu'il est recouvert plus qu'à demi par les cheveux qui, sans doute, dans l'acte de la déposition de la Croix et de l'ensevelissement ont été ramenés sur le front pour cacher, en partie au moins, les blessures tout ensanglantées de la couronne d'épines.

Ce que l'on voit encore de ces blessures à travers l'ombre des cheveux est d'un effet si pénétrant qu'on en est tout ému. On y suit

la trace des épines qui ont laissé autant de points blancs et brillants comme les bijoux d'une couronne d'ignominie transformée en couronne de gloire. On en retrouve aussi la trace sur la nuque, c'est-à-dire dans la partie du Saint-Suaire qui a gardé l'empreinte, vue de dos, de tout le corps du Sauveur.

Là aussi, détail remarquable, on distingue autour des reins la marque d'une corde, d'une chaîne peut-être, car l'empreinte en est profonde, qui a dû attacher la divine victime au cippe de la flagellation, d'après la peinture qui est placée dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome, sur la chapelle de la sainte Colonne.

Revenant à l'image vue de face, on y remarque tout le long du corps les signes d'horribles meurtrissures, notamment, au côté, la plaie toute divine. La trace des clous est aussi visible, non pas cependant comme on pourrait le croire, au milieu de la main, mais à la jointure du poignet. Il est vrai que l'on ne voit pas le creux des mains parce qu'elles sont croisées sur le devant et que les clous plantés peut-être à la partie inférieure des mains, ont pu, en s'inclinant, transpercer le poignet; mais c'est bien à la jointure du poignet que la marque en est indiquée par un large trou, nettement reproduit par la photographie. M. Pia l'explique par le fait que les bourreaux, tirant les mains pour les faire arriver à l'emplacement des clous, tracé d'avance sur la croix, n'ont pu battre les clous à l'endroit où ils tiraient les mains, mais un peu plus bas, soit à la jointure du poignet.

En somme, après dix-neuf siècles, les traits du divin Crucifié et les traces de son immortel sacrifice apparaissent plus distinctement que jamais d'après l'image qu'il nous a laissée lui-même sur le Saint-Suaire, comme le mémorial de sa Passion, de sa sépulture et de sa résurrection glorieuse.

Détails empruntés à *l'Univers*.

AUX PRIÈRES

Sr Marie-Xavier, née Margaret Dunn, de l'Hôpital-Général des sœurs Grises de Montréal, décédée à l'Hôpital Sainte-Croix, Calgary.

Mme Pierre Lacroix, décédée à Montréal.

Melle Octavie Cousineau, décédée à Saint-Laurent.

Sr Saint-Félix de Valois, née Marie-Anne Lévesque, des sœurs de Miséricorde, décédée à Montréal.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS PARCE QU'IL N'Y A PLUS DE PARENTS

L n'y a plus d'enfants ! Qui n'a entendu exprimer tout haut, et souvent, cette remarque sur un des plus inquiétants symptômes du temps présent ? Un pessimisme, plus sceptique qu'attristé, se plaît à la faire revenir sur bien des lèvres, sans d'ailleurs se préoccuper autrement de l'endiguer ou de mettre en œuvre les remèdes de nature à prévenir le mal ou tout au moins à l'atténuer. Car, que le mal soit réel, il n'y a pour s'en convaincre qu'à considérer, un instant, l'enfant d'aujourd'hui, avec ce précoce esprit d'indépendance qui lui fait supporter si malaisément le joug d'une autorité quelconque ; avec ce dessèchement de cœur contre nature qui en fait si vite et si fort un égoïste et un ingrat ; avec cette hardiesse effrontée de tenue ou de langage qui lui enlève sa grâce naturelle pour en faire parfois un être si déplaisant ; avec cette passion de plaisir qui, unie à des tendances utilitaires prématurées, nous crée un peu partout des légions de blasés à quinze ans, à l'âge—autrefois—des rêves dorés, des vols d'âme hardis, des désintéressements et des enthousiasmes sans mesure. Tout cela est vrai, trop vrai.

Mais l'enfant est-il bien le seul coupable, et, à l'aphorisme à la mode : " Il n'y a plus d'enfants ! " n'est-il pas permis d'opposer avec une égale justesse celui-ci : " Il n'y a plus de parents ! " Regardez, au point de vue de l'éducation, la famille d'aujourd'hui, telle que sont en voie de la faire ou plutôt de la défaire, nos mœurs modernes. Au premier âge, l'enfant est non pas une âme que l'on a reçue de Dieu en dépôt pour l'éveiller à la vérité, au devoir, au bien, mais — qu'on nous permette le mot — une poupée que l'on pare, que l'on caresse, que l'on enveloppe déjà d'un luxe amollissant. Un peu plus tard, c'est un jouet vivant dont on s'amuse, encourageant avec une singulière inconscience, pour ne rien dire de plus, ses premières mutineries ou ses révoltes. Devenu plus grand, c'est un souverain dont on subit tous les caprices et qu'on ne permet pas à un maître ou à une maîtresse de trouver en défaut. Ainsi, en

dé
d'
pa
d'
ca
su
l'a
ce
ac
av
ex
la
qu
de
tel
les
{
soi
cal
cra
dre
édt
les
du
la
cro
mie
son
à le
d'eu
reat
de t
d'ép
ou
prét
renc
ne v
Et
bles

dépôt d'exceptions heureuses, il semble que la préoccupation d'un trop grand nombre de chefs de famille, et, pourquoi ne pas le dire, de mères surtout, soit moins d'élever l'enfant que d'en jouir. A l'élever, il faudrait l'observation attentive de son caractère, de ses actes, de ses tendances, et cette observation suivie demanderait des efforts et serait une gêne. Il faudrait l'avertissement qui prévient, ou la correction qui redresse ; mais cela même demanderait un déploiement de fermeté ou des actes d'énergie morale dont on n'a pas, ou dont on ne veut pas avoir le courage. Il faudrait surtout l'exemple, mais l'exemple exigerait des réserves à s'imposer, des violences à se faire dans la tenue, le langage, les habitudes et les mœurs, et, si grand que soit l'intérêt en jeu, puisqu'il s'agit d'une âme d'enfant et de son avenir, on se refuse à élever son cœur à la hauteur de tels sacrifices et de tels devoirs, et on se laisse aller à la mollesse toute désarmée de la vie courante.

Sur plus d'un de ces points, des mères même chrétiennes ne sont pas sans reproche à se faire. Dans un discours sur l'Éducation présente, qu'il prononçait naguère, le P. Didon n'a pas craint de dire à propos de l'influence amollissante de la tendresse maternelle : " Un des principaux obstacles à la forte éducation de la jeunesse virile de ce pays, j'ose le dire, ce sont les mères. Elles sont le réservoir sans fond des forces terribles du sentiment. Pourquoi ne les appliquent-elles pas à surexciter la vitalité de leur fils ? Pourquoi les concentrent-elles sur eux, croyant ainsi, dans leur naïveté maternelle, mieux garder, mieux préserver ces enfants de leur tendresse ? " Ah ! ce ne sont pas des muscles, au propre et au figuré, qu'elles donnent à leurs enfants, mais des nerfs dont l'irritabilité malade fait d'eux d'abord des victimes qui souffrent et d'inconscients bourreaux de tout ce qui les entoure, et ensuite des âmes incapables de tout effort viril. L'unique objectif de trop de mères, c'est d'épargner à ces " pauvres petits " tout ce qui est fatigue, peine ou effort. En cela elles oublient la parole du Maître qu'elles prétendent servir : " Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même..." Car la pratique de cette austère doctrine ne va pas sans efforts, sans fatigue ni sans douleur.

Et puis, elles préparent à leurs enfants de cruels et irréparables mécomptes. Réchauffer l'enfant sous son aile et lui faire

un doux nid bien clos que n'atteignent jamais les vents ni les orages, c'est le rêve de trop de mères, même chrétiennes.

Rêve fatal à ces enfants qui en sont l'objet.

« Malheur à ceux, dit le P. Didon, qui, en venant au monde, ont trouvé un nid de duvet dans lequel une affection immodérée les a couvés trop longtemps au-delà de l'enfance ! Ces êtres-là ne sont pas du bronze, mais un verre fragile. »

(Semaine de Viviers.)

Le mauvais livre

Il y a des braves gens qui disent tranquillement : « Je lis les mauvais livres uniquement pour savoir s'ils sont mauvais. » Celui qui parle ainsi ressemble à un enfant qui dirait : « Je veux manger ce fruit pour m'assurer si c'est du poison. — Non, mon enfant, répondrait sa mère, tu peux le savoir autrement qu'en le mangeant au péril de ta vie. D'abord, tu pourrais en croire ta mère. Tu pourrais en croire les chimistes qui l'ont analysé. Tu pourrais en croire les cadavres, étalés sous tes yeux, de ceux qui en ont goûté jusqu'ici. » De même l'Eglise vous fait très justement remarquer que vous n'avez pas besoin de lire un livre irrégulier pour savoir qu'il contient l'erreur. Ce livre nie Dieu, il nie l'âme, il nie la divinité de Jésus-Christ. Or, mille fois on vous a prouvé Dieu, et l'âme et la divinité du Christ. Ce livre a fait des victimes, il a jonché sa route de cadavres en tuant les âmes de ses lecteurs, en détruisant en elles tout ce qui faisait leur vie supérieure, la force virile, la dignité morale, la vertu, la paix. C'est un fléau. Il est jugé. Cela doit vous suffire, si vous êtes de bonne foi.

Vous abstenir de toute lecture dangereuse, c'est le commencement de la sagesse ; mais, ce n'est pas suffisant. Vous devez, autant que possible, détruire tout livre mauvais qui vous tombe sous la main. Joseph de Maistre a écrit : « Un chrétien ne doit pas lire de mauvais livres, il perd son argent à se les procurer, son temps et son intelligence à les lire ; s'il en a, un devoir lui reste : de les jeter au feu. »

P. COUBÉ, S. J.